

Jean-Pierre Caillet

# Seul





## Premier jour

J'ai froid. Habituellement, le dimanche, je dors plus longtemps. La chaleur du corps d'Hélène, ma femme, me maintient au creux du lit.

Je rêvasse...

Quel calme.

Peut-être un peu trop.

Où est-elle ? Généralement, le week-end, « ma douce », attend patiemment que je me lève. Quitte à faire semblant de dormir. Elle aime trop son petit-déjeuner au lit, deux fois par semaine...

Je me décide. Les rayons du soleil percent à travers les rideaux. Je les avais pourtant tirés hier soir.

Quelle sérénité, aujourd'hui ! C'est inhabituel. A cette heure-ci, les footballeurs du dimanche, sur l'autre rive, poussent leurs cris grossiers.

– A moi ! Putain ! Passe-la moi !

Ça ne me manque pas vraiment.

Bon, le café n'est pas prêt. Comme d'ordinaire, ce sera à moi de m'y coller.

Ce repas sera toujours le plus délicieux de la journée. Ce n'est pourtant pas grand chose, un café, deux gâteaux à la cannelle, et c'est tout.

Muni de ces reconstituants, je m'assieds devant la télé.

Ma chaîne matinale, semble en dérangement, pas de sport, ce matin ?

Voici une journée qui commence mal.

Par quoi commencer, boire mon café chaud ou m'occuper de réinitialiser les canaux ?

Café !

Ensuite, je m'y mets. Rien.

Tant pis, je verrai plus tard.

J'ai mal au crâne.

Où est-elle ?

Sûrement pas à faire un jogging... Ce n'est pas sa religion.

Mes yeux se sont un peu décollés. Cherchons un mot explicatif.

Généralement, quand elle a un message à me transmettre, elle cherche le lieu où je regarderai en premier : le frigo, la boîte de café ou plus sûrement l'écran de télé.

Rien.

Bon, je ne vais pas changer mes habitudes pour autant.

La température semble clémente. J'enfile un short, des chaussettes, un tee-shirt sale et je suis prêt. N'oublions pas l'eau et le MP3. Mon fier destrier se dresse dans le garage. Un VTT, pas si vieux qu'il en a l'air, la faute à un manque d'entretien. La boue des dernières randonnées le souille d'une gangue inexpugnable.

Quel calme ! Je crois l'avoir déjà dit.

Personne.

Le dimanche, je jouis d'arpenter les routes du Vexin, sans âme qui vive.

Bien entendu, généralement, des vélos de course me doublent, à mon grand désarroi...

Mais pas aujourd'hui. Je dois tenir une forme olympique. A moins que mes « concurrents » ne soient pas encore d'attaque.

C'est quand même étrange. A cette heure-ci, je ne devrais pas être seul.

Retour à la maison.

Je range mon tas de boue, regarde d'un oeil bonhomme le tuyau d'arrosage qui me défie de son regard cyclopéen et rentre à la maison.

Pas de douche immédiate. J'attends la « deuxième suée ».

Toujours personne.

Je commence à être inquiet.

J'ai encore mal à la tête.

Rien que le fait de contempler les bulles du comprimé effervescent calme ma douleur.

Je prends mon portable, aucune tonalité. Ça arrive...

Avec Hélène, nous n'avons jamais été très longtemps séparés.

Au plus, quelques jours par an, lorsque notre travail nous emmenait, chacun notre tour, au loin, vers des destinations exotiques : Nord-Pas de Calais ou Bretagne. Et encore, le téléphone restait branché constamment.

Je commence à être inquiet.

Que faire ?

La voiture est encore dans le garage. Je démarre sans but, juste pour occuper le temps et calmer mes angoisses. De nouveau, je constate que la circulation est fluide. Que dis-je, fluide, totalement inexistante. Je sais bien que le dimanche, la majeure partie de la population profite de ce moment privilégié pour ne rien faire, mais quand même, jamais à ce point !

Tiens la boulangerie du coin est fermée ? Pourtant, son jour de fermeture, c'est le mercredi... Je m'arrête, mets mes mains en visière pour distinguer une ombre éventuelle à travers la vitrine fumée. Personne.

Il a dû se passer quelque chose.

Pas de radio dans la voiture.

Je commence à envisager les scénarios les plus invraisemblables, les plus catastrophiques.

Je rentre à la maison.

A peine, ai-je franchi le portail, que je me rends compte que rien n'a changé. La maison semble toujours aussi tranquille, inoccupée.

Vous êtes-vous déjà posé la question, que feriez-vous à ma place ?

Personne, pas de téléphone, pas de télé, pas de radio, rues vides...

Durant l'espace d'un instant, je suis tenté de me recoucher. Peut-être qu'à mon réveil, tout sera rentré dans l'ordre.

Je refuse de m'abaisser à ma fatalité coutumière.

Généralement, lorsque quelque chose dysfonctionne, j'ai tendance à laisser la situation en l'état, elle se rétablira d'elle-même. Cette manie porte même un nom barbare : la procrastination.

Le pire, c'est que parfois, ça fonctionne... Le temps est un grand maître !

Je reprends mon auto.

Durant tout le reste de la journée, je sillonne les villes avoisinantes : personne.

Je pousse un peu plus loin, passe chez mes parents, maintenant retraités, puis chez ma belle-fille, issue du

premier mariage d'Hélène et habitant une ville voisine : nobody, toujours personne.

Je commence à m'affoler et me rends compte que ma vitesse est de plus en plus élevée. De toutes les façons, il n'y a aucun véhicule en face, ni derrière, ni à gauche... J'accepterais, avec bonheur, une collision avec une autre automobile. Espoir déçu.

Je dois me rendre à l'évidence. Je suis seul.

Seul au monde ?

Fourbu, plus moralement que physiquement, je rentre au logis.

Personne.

De peur de devenir fou, mes maux de tête reviennent, j'enfonce les écouteurs de mon MP3 dans les oreilles. La musique s'élève. Je monte le volume du son. Au point où j'en suis, j'écouterai n'importe quoi, n'importe qui...

Mon repas du soir, qui sera le premier depuis mon frugal petit déjeuner, se compose des restes d'hier soir ; paupiette et curry de légumes. Je bois plus que d'ordinaire.

Réveil, tardif...

Mes yeux sont collés des larmes de la nuit. Je ne me souviens plus des causes, mais n'ai pas à effectuer un grand effort pour les deviner.



## Première semaine

Je ne comprends toujours pas.

J'ai passé une grosse partie de la semaine à visiter mon village. Je suis entré chez tous les voisins ayant laissé leur porte ouverte.

La vaisselle sale trône sur l'évier, les lits sont défaits. Tout semble prouver un départ précipité.

Ma consommation de Doliprane s'accroît.

C'est ça !

Une alerte a dû être donnée : attaque nucléaire, radiations, pluie de météorites, tsunamis... Non, pas tsunamis, la mer est à plus de deux cents kilomètres d'ici et l'Oise semble bien calme...

Impossible, Hélène m'aurait réveillé.

Les extraterrestres les ont enlevés !

Evidemment ! C'est la seule explication plausible !

Dans ce cas-là, pourquoi pas moi ?

Serais-je le seul, l'unique à ne pas mériter un intérêt quelconque ?

Une maladie contagieuse.

Un virus qui aurait touché l'ensemble de la population mondiale.

Si c'était le cas, où sont les corps ?

Et de nouveau, pourquoi pas moi ? Je serais immunisé contre ce microbe ?

Dans une autre vie, j'étais fan des films d'anticipation. Mes préférés, ceux prônant la fin du monde, montraient une planète chamboulée, des véhicules abîmés bloquant les routes, des survivants vivant en clans, prêts à tout pour survivre.

Mais là, où sont les voitures obstruant les rues ? Quant aux tribus d'individus échevelés, je n'en ai toujours pas vu l'ombre d'une...

Je quitte de moins en moins la maison.

Peut-être, qu'inconsciemment, j'attends le retour d'Hélène.

J'attaque ma dernière boîte de Dafalgan.

Les provisions s'épuisent, le frigo crie famine. Il est temps de faire des courses.

Renonçant à prendre ma carte bleue, je me risque vers la grande surface la plus proche. Un de ces jours, il faudra que je pense à faire de l'essence. L'aiguille s'approche dangereusement de la zone rouge.

J'aurais dû y penser, le fameux Dimanche, tout était fermé.